

19. De Schirmeck au Champ du Messin

Schirmeck existe depuis le 13^{ème} siècle et dépendait de l'évêché de Strasbourg. Jean de Dirpheim (évêque de 1306 à 1328) créa (ou réaménagea) le château qui domine la cité, et la dota d'une muraille. Ainsi la ville devint le "coin protégé", ce que signifie son nom. La ville eut beaucoup à souffrir de la guerre de Trente ans. Mais elle eut peut-être davantage à souffrir encore lorsque les nazis la dotèrent d'un camp d'internement, et en firent l'antichambre du Struthof.

Derrière l'église, un joli sentier monte entre les sapins, en nombreux lacets, jusqu'au château de Schirmeck.

Il y a peu de temps, il avait piteux aspect. Actuellement, il a été partiellement restauré. Les faibles vestiges qui subsistaient comme les descriptions anciennes ne parviennent pas à dater avec certitude les nombreuses campagnes de construction. Quant à la reconstruction actuelle, si elle a le mérite d'avoir évité sa disparition complète, elle est complètement fantaisiste : ce n'est plus qu'un pastiche pour touristes.

Un grand pont y donne accès ; la tour qui domine l'entrée est couronnée de créneaux et abrite un petit musée lapidaire. On y trouve en particulier la pierre-borne de Salm, qui se trouvait au col entre les deux Donon.

Sur l'Esplanade du château, une statue de la Vierge veille sur la ville.

Il est impossible de dire avec certitude l'époque de son origine : sans doute la fin du 13^{ème} siècle, mais ce n'est qu'en 1362 qu'un texte le mentionne pour la première fois comme propriété des évêques de Strasbourg. A la fin du 14^{ème} siècle, la région passe de mains en mains ; malgré sa petite taille, le château est partagé en une dizaine de parts entre des seigneurs alsaciens, dont les Salm, les Ochsenstein et les Rathsamhausen zum Stein. En 1338 et en 1447, on signe des paix castrales pour maintenir la cohabitation et assurer la défense. En 1503, l'évêque rachète seigneurie et château et y installe un bailli. Des travaux ont lieu en 1525 puis en 1541, mais en 1617, le château tombe en ruines et nécessite de nouvelles réparations. En 1633 il est détruit par les suédois ; les projets de restauration du début du 18^{ème} siècle n'aboutissent pas.

Avant de prendre le chemin du Struthof, je ne résiste pas à la tentation d'un petit détour jusqu'au sommet de la Côte du Château, où vient d'être construite une tour d'observation.¹

Du haut de cette tour en bois, s'ouvre une vue attachante vers la vallée et les montagnes qui l'enserrent. On la voit se dérouler à nos pieds et se perdre au loin dans la brume de la plaine d'Alsace. Elle serpente entre deux rangées de collines verdoyantes, parfois boisées, parfois recouvertes de prés où paissent les moutons. Devant moi, dans toute sa splendeur, se dresse le Donon. Vers l'amont, la vallée se resserre sur Rothau et les antiques passages à basse altitude qu'empruntait déjà la Via Salinatoria, la route du sel de Lorraine, vers le col de Saales et le col du Hantz.

De l'autre côté s'étagent les montagnes sombres qui montent au Champ du Feu. La petite vallée de Barembach est une veine d'émeraude incrustée dans les forêts de jade.

Le sentier contourne maintenant la Côte du Château pour arriver à une vaste étendue plate où les herbes jaunes sont mordorées par un soleil généreux. Au loin, se découpent des montagnes arrondies et débonnaires.

Mais les paysages bucoliques n'ont qu'un temps. Maintenant je pars résolument à l'assaut de la montagne, sous la haute futaie de sapins ; des rochers parsèment les pentes, peuplées de fougères. Ici, un petit muret de pierres sèches court le long du sentier. Puis une grande clairière s'ouvre devant mes pas. Elle est envahie de fleurs sauvages. C'est dans ce décor vert pâle et rose, chatoyant sous le soleil, que le sentier se fraye un passage. Du haut d'un escarpement, la vue s'ouvre sur la vallée de la Bruche, avec, au premier plan, le charmant village de Barembach, plus vieux que Schirmeck, qui a même porté son nom. Mais moins bien situé, il dut laisser la gloire à son jeune rival.

Quelque temps après, notre sentier fleuri rejoint un chemin forestier puis rentre dans la forêt.

¹ Cette tour n'a malheureusement pas résisté longtemps aux outrages du temps et a déjà disparu.

Des blocs de rochers semblent suspendus entre les hauts pins. Tout respire la paix, la sérénité. Une petite source jaillit en bordure du chemin ; un tronc évidé devrait lui servir de bassin, mais elle coule à côté. C'est la Fontaine Léopold.

Le chemin contourne la montagne, pour en atteindre la crête à la cote 666. Quelle surprise de découvrir là un jardin, des plates-bandes soigneusement cultivées et encloses !

La forêt est plus sombre. On dirait qu'elle pressent le drame qui s'est déroulé non loin de là. Derrière les sapins baignés de soleil, apparaissent encore des prairies dorées. Un lieu qui serait enchanteur. Un lieu qui l'a été, qui avait tout pour le rester et qui le serait encore si on ne voyait pas s'élever une aiguille blanche comme un symbole, un témoin, à la mémoire des 30 000 victimes de l'expression la plus sauvage, la plus inhumaine de la folie.

Quand la forêt s'ouvre, apparaît en pleine lumière le Struthof.

On ne peut s'empêcher de frémir et de rougir de honte à la pensée que des hommes ont été capables d'un tel crime.

On passe à côté des chambres à gaz. Plus loin, on voit la double enceinte de fils barbelés, la grande porte, le four crématoire, les cellules des déportés, ainsi que deux baraques-témoins, où est installé un musée de la déportation. Et l'immense nécropole, où reposent 1120 des condamnés, dominée par le grand monument blanc, dont la base renferme les restes d'un déporté inconnu français, et dont l'envolée suggère l'espoir au milieu de la barbarie.

Tout a été construit par les détenus eux-mêmes. Les gradins sur lesquels était établi le camp, la route depuis Natzwiller. Les matériaux étaient montés à dos d'homme depuis la vallée.

Les convois "NN" (Nacht und Nebel, nuit et brouillard) venaient d'un peu partout, destinés à l'extermination, froidement condamnés pour beaucoup pour le seul crime d'être juifs.

Et pourtant, l'endroit était si magnifique, si serein... Au loin, apparaissent encore le Donon et les montagnes qui lui font cortège.

Pourquoi, mais pourquoi en est-on arrivé là ? La seule évocation d'une telle abomination donne le vertige.

Je longe le camp, sans m'arrêter, en silence. Le souffle me manque, une nausée me saisit. Je ne peux plus regarder ces croix, ce monument. Je pars, la tête basse.

Le long de la route, j'arrive au Col de Chenagoutte. Ce lieu paisible est lui aussi dénaturé par le souvenir de l'Arbeitslager établi là par les Nazis. Et on a osé appeler cela un "camp de travail" !... Ici aussi s'ouvre une vue magnifique entre le Donon d'un côté et, de l'autre, notre but : le grand plateau du Hochfirst, dominé par le Champ du Feu.

Revoici la forêt, encore triste, sombre, un sous-bois sans herbes, avec la teinte brune des aiguilles de sapin mortes ; ici ou là, un arbre est tombé en travers du chemin.

Voici une clairière, belle piste de descente à ski. Au fond apparaît la vallée, et plus loin le Mutzigfels.

Et je débouche au sommet du Champ du Messin (1031 m), le plus haut sommet des Vosges du Nord après le Champ du Feu. C'est une vaste prairie balayée par le vent, où rien ne pousse que des herbes folles. Par endroits, quelques arbres rabougris lèvent leurs silhouettes fantastiques.

Ici se trouvait un vieux refuge, en une ruine depuis longtemps ; il a brûlé, son toit est effondré. Il est vrai que de tels refuges n'ont plus la même utilité qu'autrefois, puisque les promeneurs viennent en voiture, et ne se risquent jamais bien loin. Bien rares sont ceux qui font encore de la grande randonnée. Mais le passage au Struthof m'a rendu mélancolique, et voir ce refuge ainsi ruiné me fait de la peine. Il signifie pour moi la mort d'un monde.

En face, dans un charmant petit édifice, jaillit une fontaine, qui porte le nom du professeur Bechstein, de l'Université de Strasbourg, secrétaire général du Club Vosgien pendant 25 ans, de 1893 à 1918. La source qui coule doucement ici est celle de la Messingoutte, qui rejoint à Natzwiller la Rothaine, qui sort des cascades de la Serva. L'endroit est d'un grand charme.

Le Champ du Messin, Minzfeld, est connu depuis l'aube des temps. En 1059, on le nomme Mons Milcenranc, puis Miltzfeld de 1545 à 1618. Aujourd'hui, on l'entend parfois appeler Champ de Lempsin. L'endroit devient en hiver un grand lieu de rassemblement de skieurs.

Maintenant que je suis sur la crête, je respire mieux. Un vent frais souffle, qui stimule. A Schirmeck, il y a à peine quelques heures, il faisait encore bien chaud. Mais le soleil n'est plus qu'une grosse boule rouge basse sur l'horizon. Et malgré la fraîcheur du soir et l'horizon infini de la montagne, le cœur reste accablé par l'image obsédante du Struthof.

Je suis revenu au Struthof. J'ai eu l'impression que ma fuite, sous prétexte d'écoeurement, était une lâcheté. Il faut savoir regarder la réalité en face pour travailler à éradiquer l'horreur de la

haine de la surface de la terre.

Revoici cette aiguille blanche jaillit vers le ciel comme un doigt levé, comme une flamme figée surgie du milieu des forêts.

Mais l'horreur est toujours là. Osé ! Ils ont osé ! Osé défigurer, profaner ce promontoire magnifique en en faisant un lieu de mort. Les forêts s'arrêtent à distance, comme si les arbres hésitaient à s'aventurer dans la fureur de l'inhumanité. Le Donon, dans un superbe isolement au milieu de l'amphithéâtre des montagnes, semble contempler le spectacle avec pitié, avec horreur. J'y vois presque un mépris hautain pour l'humanité qui me fait mal.

Peu importe qui a osé. Ce sont des hommes. C'est toute l'humanité qui en porte la tache indélébile. L'idée même d'une telle abomination donne le vertige.

Il faut se forcer pour franchir le portail, les enceintes de barbelés. Il faut se forcer pour plonger au cœur de l'horreur, pour regarder en face instruments de torture ou four crématoire. Il faut résister au dégoût, à la nausée qui monte aux lèvres, à l'envie de hurler, de s'enfuir à toutes jambes. Car aujourd'hui encore il reste des Struthof partout de par le monde. Ils s'appellent Goulag ou portent des noms de saints. L'horreur n'a pas de frontière, pas de patrie. Elle colle à l'humanité. Parmi tous ceux qui défilent ici, qui ont connu l'écœurement - moi le premier - combien dans la même situation se seraient retrouvés du côté des victimes et combien du côté des bourreaux ? La question de Soljenitsine dans l'Archipel du Goulag n'a rien perdu de son actualité et elle m'interpelle toujours autant.

Mais il est une espérance, plus forte que tout. Elle est là-haut, inscrite sur le ciel. Cette flamme blanche qui relie ciel et terre et où jaillit l'image de la résurrection. C'est elle qu'il faut garder en sortant d'ici. Elle seule est porteuse d'avenir, moteur de paix. Ce ne sont pas la rancune, le mépris, l'horreur, qui guériront l'humanité. Et c'est dans une même prière qu'il faut unir victimes et bourreaux. La blessure reste ouverte dans ma chair. Elle restera à jamais ouverte si l'humanité veut fermer l'espoir du pardon. Cet homme qui a tué, c'est mon frère, comme celui qu'il a tué. Et si cet homme a perdu son âme, c'est une trace de plus qui restera gravée sur mon cœur déjà tout couturé des cicatrices que la folie des hommes y a inscrites pour que je n'oublie pas. Sa faute m'atteint au plus profond de l'être. Il restera pour moi une souffrance, une question. Mais il me provoque à espérer.

En repartant, mon cœur saignait, car mon esprit restait plein de photos où j'ai vu des enfants, dans leur naïveté, dans leur fraîcheur, dans leur innocence, le regard parfois étonné ou réprobateur, insouciant ou chargé d'angoisse, et quand je regarde les miens et que ces images se superposent pour en faire des victimes, j'ai envie de crier "pourquoi ?" Pourquoi une telle abomination reste-t-elle possible, pourquoi le monde en reste-t-il à ce point rempli, alors que le monument du Struthof devrait être pour l'humanité un témoin, pourquoi l'amour offert paraît-il tellement inefficace devant le déchaînement des ténèbres ? Et c'est dans ce déchirement, dans cette douleur qui ne me quittera pas que je veux croire que je saurai rester fidèle à moi-même, et rester du côté des pauvres et des victimes, mais aussi d'offrir le pardon, d'espérer la rédemption, même pour les bourreaux.

Il est une réponse, au-delà des forêts. Il faut traverser la Rothaine, franchir le col de la Perrheux pour la trouver, inscrite dans les arbres eux-mêmes. Plus bas, l'église résonne encore de la voix de son pasteur, et dans la paix de la montagne s'élèvent des cantiques. Devant le malheur, devant la pauvreté, devant la détresse, il suffit que l'audace, l'imagination, la persévérance d'un homme s'allient à l'amour de Dieu pour que l'humanité retrouve sa dignité.

Là, l'ultime réponse est sous mes yeux. Dans le corps torturé d'un homme pendu au gibet, couvert de honte et de mépris. Dans l'audace d'un Père qui voit mourir son Fils, qui se voit mourir dans ce Fils qui est plus qu'une partie de lui-même, victime de son amour de l'homme, et qui par solidarité traverse les ténèbres de sa créature pour aller à sa rencontre.

Je retrouve cette réponse partout devant moi. Elle atteste que la rédemption est possible. Elle est l'ultime, la définitive provocation de l'amour. Je sais que même au cœur de la nuit où s'enferment les hommes, malgré tous les Struthof, ma blessure guérira, que Dieu me recréera un cœur neuf, capable d'aimer et de créer, et que dans les méandres du temps et la folie des hommes, c'est son Amour qui aura le dernier mot et qui résonnera en un dernier accord parfait, un accord d'éternité.